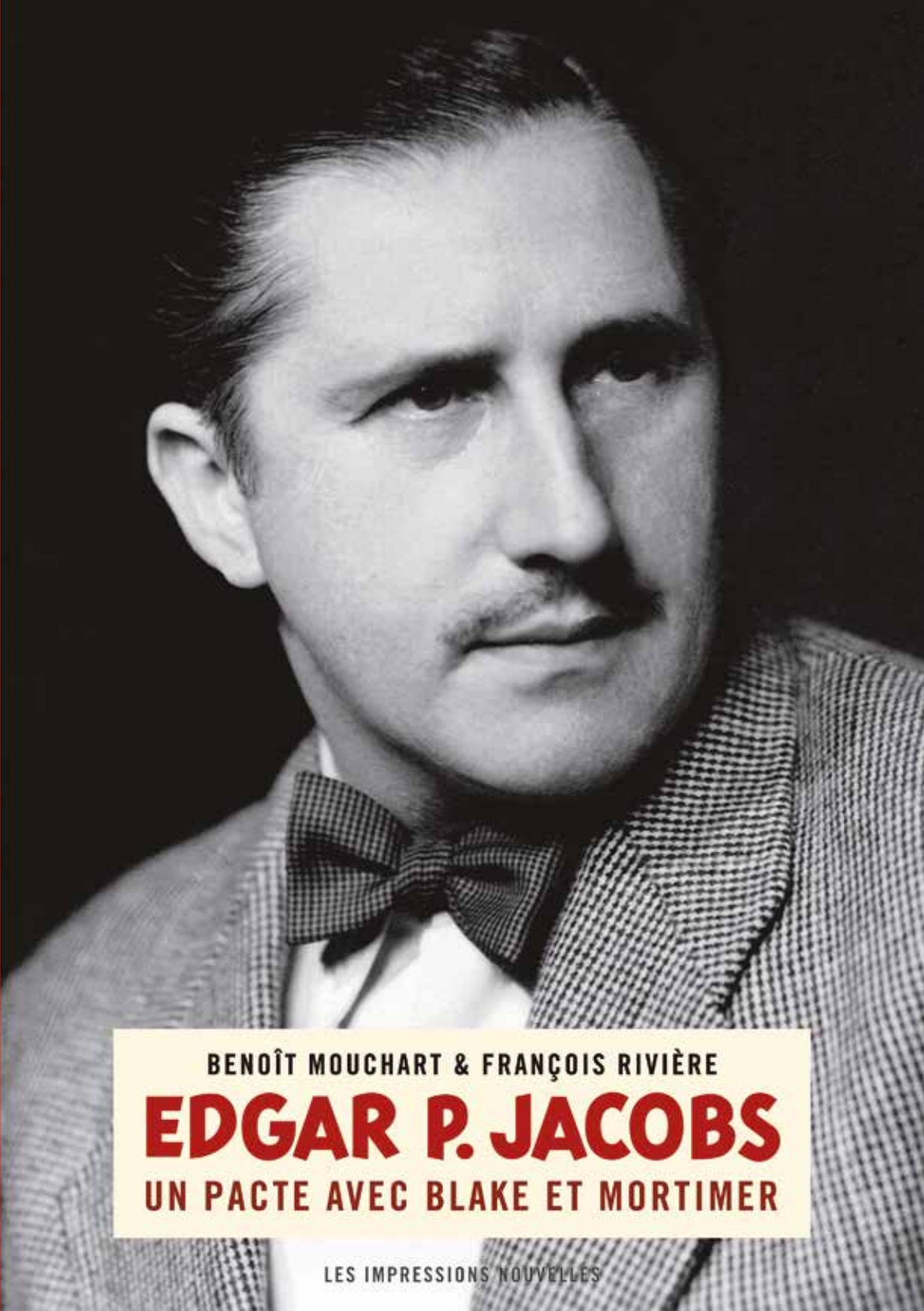

BENOÎT MOUCHART & FRANÇOIS RIVIÈRE

EDGAR P. JACOBS

UN PACTE AVEC BLAKE ET MORTIMER

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Une première édition de cet ouvrage est parue en 2003 aux éditions Seuil/Archimbaud sous le titre *La Damnation d'Edgar P. Jacobs*.

BENOÎT MOUCHART & FRANÇOIS RIVIÈRE

EDGAR P. JACOBS
UN PACTE AVEC BLAKE ET MORTIMER

Biographie – Nouvelle édition revue et augmentée

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

EXTRAIT

Avant-propos

Des lettres ont été échangées, mon correspondant domicilié outre-Quiévrain au 3, Bois des Pauvres à Lasne, dans le Brabant wallon, se disant certes enchanté de me recevoir bientôt mais se plaignant dans un style alambiqué d'un agenda surchargé. Arrive, un jour béni des dieux, la date possible, et, tracé avec une précision de cartographe, le plan me permettant, au terme d'un véritable exploit mythologique, d'atteindre notre point de rencontre, la Butte du Lion de Waterloo… Le moment venu, sous le ciel gris d'une capitale dont je suis loin encore d'avoir sondé les mystères, je monte avec appréhension à bord d'un bus marqué W – Marque Jaune inversée ? – et regarde défiler le décor des faubourgs de Bruxelles. Les petites maisons de briques rouges laissent bientôt la place à une morne plaine au milieu de laquelle apparaît, juché sur une pyramide, le fameux lion.

Je descends du bus, le cœur battant, me retrouvant tel Cary Grant dans *La Mort aux trousses*, au cœur de nulle part. Personne ne m'attend. Aurais-je été l'objet d'une louche plaisanterie ? L'ennemi juré de mes héros fétiches y serait-il pour quelque chose ? C'est alors que, dans le lointain du plus célèbre champ de bataille de l'Histoire, un point se met à grossir, prélude j'espère à un coup de théâtre. Il serait temps car je viens de voir défiler dans mon esprit en déroute quelques instants inoubliables de ma vie de lecteur : ma grand-mère m'offrant pour le Noël de mes neuf ans le premier tome du *Mystère de la Grande Pyramide*, dont je ne connaîtrai la suite que de longs mois plus tard. La découverte palpitante de la maison de Septimus lors de mon premier séjour de vacances

studieuses dans la capitale britannique à quinze ans. Un envoûtement irrépressible à la lecture des premières planches de *S.O.S. Météores!* dans le journal *Tintin* que me prête un ami de lycée…

Ai-je donc rêvé tout cela?… Non! Une Coccinelle Volkswagen s'immobilise près de moi, un homme en sort, vêtu d'une houppelande qu'Olrik aurait pu porter. Jovial, rassurant, tel m'apparaît Edgar P. Jacobs, m'extirpant d'une longue torpeur de fervent admirateur pour me faire entrer dans son univers intime. Je découvre bientôt le décor très Park Lane de sa maison nichée dans un bois de bouleaux, accueilli par une hôtesse charmante que j'appellerai longtemps « Madame Jacobs ». Le maître des lieux, veste de tweed à chevrons et nœud papillon à pois vissé sous sa mine rubiconde, se fera, pour de longues heures, intarissable.

Durant près de dix ans, je trouverai souvent le chemin du Bois des Pauvres. En 1975, Jacobs et moi y mènerons une série d'entretiens partiellement publiés dans *Les Cahiers de la bande dessinée* l'année suivante. Du temps passera encore mais je n'oublierai jamais une conversation plus secrète, enregistrée sur un petit Sony très discret, au fil de laquelle EPJ se racontait librement.

Bien des années plus tard, nous écouterons ensemble, Benoît Mouchart et moi, cet émouvant document capté un après-midi de l'été 1971, tandis que pépiaient les oiseaux et que « Madame Jacobs » renouvelait le whisky-soda mettant lien à nos échanges. Benoît, qui venait de publier un livre consacré au parcours fantomatique de « l'ami de toujours » de Jacobs, Jacques Van Melkebeke, me suggéra bientôt d'entreprendre avec lui l'écriture d'une biographie, la première, du créateur de Blake et Mortimer.

Un vrai travail d'enquête restait encore à effectuer. Benoît s'en acquitta en fin limier, établissant notamment le

lien nécessaire entre celle que j'appelais toujours « Madame Jacobs » et la Viviane parfois évoquée au fil des entretiens du Bois des Pauvres. Cette découverte d'une famille de cœur nous valut, à Benoît et à moi, l'épisode pittoresque d'un rendez-vous fixé par le beau-fils de l'artiste sur le parking bondé d'une grande surface de la région de Bruxelles. Le décor de nos rencontres avec d'autres témoins fut parfois tout aussi inattendu : il y eut plusieurs caberdouches emblématiques de Bruxelles (« À la mort subite » ou « La Fleur en papier doré »), la Bibliothèque Royale de Belgique, une boutique d'antiquités de l'avenue Louise, la librairie Tropismes des Galeries Saint-Hubert, le cimetière de Lasne, un buffet à volonté dans le centre commercial souterrain du Louvre, la gare de Versailles Rive Gauche, le couloir de l'Hôtel Mercure à Angoulême, mais aussi l'atelier d'artiste de Jacques Laudy ou encore le grand bureau directorial des éditions du Lombard, dont les portes capitonnées de cuir avaient préservé, intacte, la décoration ordonnée par Raymond Leblanc à la fin des années 1950 – il s'y trouvait encore, outre quelques dessins originaux et photographies en noir et blanc de la haute époque, une petite maquette de l'immeuble surmonté des effigies du reporter et de Milou, mais aussi un grand planisphère planté de multiples drapeaux rouges signalant chaque pays où l'hebdomadaire *Tintin* avait été traduit.

Plus nous avancions dans nos recherches, plus le parcours d'Edgar P. Jacobs nous semblait romanesque : avant de parvenir à une certaine forme de reconnaissance et de confort, l'artiste n'aura pas été épargné par les épreuves, les déceptions, voire les échecs. Et, toujours, ce que nous découvrions au fur et à mesure de notre investigation nous conduisait à réexaminer avec encore plus d'émerveillement les trésors d'effort, mais surtout d'art, de culture et d'imagination qu'il avait déposés dans l'insolite écrin de ses albums. L'écriture du livre s'acheva

tandis que mon coéquipier, nommé directeur artistique du festival d'Angoulême, supervisait la rétrospective « Blake et Mortimer à Paris ! » au Musée de l'Homme.

Dix-huit années séparent la première édition de notre biographie et celle, revue et augmentée, que vous tenez entre les mains. Entre-temps, le sujet n'a jamais quitté nos conversations, ni cessé de nous passionner, et nous avons continué l'un et l'autre à amasser tant de documentation qu'il nous a semblé stimulant de reprendre et de compléter nos recherches afin que sorte enfin de l'ombre la personnalité discrète et attachante de celui qui a donné vie à deux des figures les plus emblématiques de l'histoire de la bande dessinée…

François Rivière

PREMIÈRE PARTIE

UN ESTHÈTE CONTRARIÉ (1904-1943)

1
Dans la cage

Edgar P. Jacobs n'estima jamais opportun de parler de sa vie privée. Parvenu au sommet de sa notoriété d'auteur de bandes dessinées, il ne s'abandonna que très rarement à l'évocation des liens affectifs ayant ponctué sa vie de petit garçon, de jeune homme, d'amant ou d'époux. De son enfance, par exemple, nous ne savons que peu de choses relevant de la sphère intime. Ainsi, les prénoms de ses parents ne sont-ils même jamais mentionnés dans ses mémoires, *Un Opéra de papier*.

S'il complique à l'évidence la tâche des biographes, ce silence appuyé révèle surtout un trait de caractère qui hantera Jacobs jusqu'à la fin de sa vie : la crainte obsessionnelle de trahir sa propre nature. « J'estime qu'un auteur ou un acteur doit être connu par ce qu'il écrit, par ce qu'il évoque ou par ce qu'il représente quand il est sur scène, expliquait le dessinateur. Il y a souvent une déception du lecteur ou du spectateur, quand il connaît le personnage en chair et en os[1]. »

Afin de masquer du mieux possible sa véritable personnalité, Jacobs aimait se draper dans la pose d'un créateur ténébreux aux pensées impénétrables. Les photographies officielles reproduites sur ses albums l'immortalisent dans cette affectation où le dessinateur semble vouloir se montrer à la hauteur de son œuvre. Ceux qui ont eu la chance de l'approcher conservent pourtant de lui une image bien différente de ces clichés hiératiques, et l'aimable simplicité de son accent

1. Entretien avec Jacobs par Michèle Cédric en 1982, rediffusé le 20 février 1987 sur la RTBF.

bruxellois apportait un démenti immédiat aux supposés cabotinages du personnage public.

Affable, chaleureux et volontiers rieur, Jacobs n'était ni hautain, ni introverti. Les parades promotionnelles consenties pour épater ses lecteurs témoignent autant de sa pudeur que de son orgueil. Cette réserve à dévoiler sa spontanéité puisait peut-être sa source dans le climat un brin étriqué, pour ne pas dire paranoïaque, instauré par ses parents durant son enfance : « J'ai été élevé en cage dans des appartements où l'on ne pouvait pas faire de bruit, de peur de déranger la propriétaire, les voisins du dessus ou du dessous. Nous vivions dans une atmosphère feutrée ponctuée de : "Chut ! Qu'est-ce que va dire Madame ?"[2] ».

Issu d'une famille où l'on ne s'épanchait guère sur ses sentiments, et où l'on ne répugnait pas à mettre en pratique le fameux adage « Qui aime bien châtie bien », Jacobs rappelait parfois, comme pour excuser la rudesse de ses années de formation, les conditions pénibles dans lesquelles son propre père avait grandi : « Mon père, né en 1878, avait eu une jeunesse très dure. D'origine paysanne, il était venu en ville. Orphelin à l'âge de douze ans, il s'était retrouvé, avec sa sœur qui n'avait que neuf ans, sur le pas de la porte de la maison paternelle le soir de l'enterrement de sa mère. On prit ces enfants et on les sépara ; mon père fut choisi par un boulanger et il commença à porter des sacs de farine de 50 kilos. Quand on pense à ce qu'il a vécu, on ne peut s'empêcher de songer à Dickens et Zola[3]. »

---

2. Entretien avec Jacobs par François Rivière à Lasne, enregistré par Olivier Thieffin les 15, 16 et 17 mai 1975 et diffusé partiellement pour la première fois sur les ondes de France Culture dans le cadre des émissions « Mauvais genres » des 4 et 11 janvier 2003 (retranscription inédite).
3. *Ibid.*

Apprenti boulanger au temps d'une « Belle Époque » qui ne l'était pas pour tout le monde, Jacques François Jacobs a tiré profit de son service militaire pour suivre des cours du soir et préparer l'examen d'entrée à la police. Devenu sergent de ville à Bruxelles, il finira sa carrière en tant qu'inspecteur de quartier. « Sévère et emporté », mais aussi « bon et même tendre[1] », il transmettra à son fils un sens élevé de l'honneur et de la discipline, porté parfois jusqu'à l'extrême. Bricoleur émérite, il excelle dans la tapisserie, la peinture, la menuiserie, la reliure, l'encadrement et la cordonnerie.

Et, quand Jacques Jacobs ressemelle et répare lui-même les chaussures du foyer, il chante d'une belle voix de ténor *Le Soldat de Marsala*, *La Voix des chênes* ou *La Chanson des peupliers*. Ou bien, alors que son fils ignore encore tout des merveilles de l'opéra, il parodie en bruxellois les œuvres de Wagner, ce qui fera, *a posteriori,* se tordre de rire Edgard[2]. Dans la bouche du sergent de ville, Wotan devient un « type avec des ailes sur son chapeau » et Siegfried un « gars qui fait de ses oreilles » – expression imagée de la colère en bruxellois. Bourru mais sensible, il communiquera à son fils le goût de la musique et de la lecture des magazines.

Seule cette figure paternelle émerge des souvenirs que Jacobs a livrés dans ses entretiens ou dans ses Mémoires. À l'instar des femmes qui compteront par la suite dans sa vie, la silhouette d'Elvire Jacobs, née Billestraet en 1876, semble toujours voilée de brouillard. Au sujet de cette maîtresse de maison exemplaire, le dessinateur confiait que, « peu chouchouteuse », elle était « la mère dans toute l'acception du terme[3] » : il paraît difficile d'être plus vague. Soumis à la

1. Edgar P. Jacobs, *Un Opéra de papier*, Gallimard, Paris, 1981, p. 29.
2. Nous désignerons l'homme Jacobs par le prénom d'Edgard et laisserons à l'artiste le « pseudonyme » d'Edgar P. Jacobs qu'il s'était choisi.
3. *Ibid.*

dictature de l'hygiène imposée par cette matrone, l'antre des Jacobs ressemble à un musée miroitant où les œuvres d'art sont remplacées par des ustensiles de cuisine et des bibelots de bronze, inestimables trésors qu'Elvire entretient scrupuleusement dans leur brillance.

Dans ce « saint des saints » capitonné et silencieux, on ne pénètre pas sans s'être déchaussé au préalable, afin de ne pas abîmer le linoléum et, surtout, d'atténuer les bruits de pas sur le parquet. En dehors de son obsession du ménage et du qu'en-dira-t-on, on ne connaît presque rien du caractère et des origines de cette femme. Il semble qu'elle ait tenu un temps l'épicerie du rez-de-chaussée de la maison natale de l'artiste, rue Ernest-Allard, au cœur du vieux Bruxelles : on n'en saura guère davantage. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, Elvire Jacobs reste en effet, malgré son omniprésence, la grande absente de l'enfance d'Edgard, dont la naissance n'était pas désirée.

Le fait qu'Edgard ait été conçu deux mois avant la date du mariage de Jacques et Elvire était un sujet de honte, dont Jacobs ne prendra connaissance qu'à la mort de sa mère, en rangeant de vieilles photos. Plutôt que d'évoquer la mémoire de ses parents, Edgard, Félix, Pierre Jacobs aimait à préciser qu'il était né le 30 mars 1904 dans le quartier du Sablon, « au centre d'un triangle formé par le Conservatoire, les musées d'Art ancien et moderne et l'Académie des beaux-arts[4] ».

Ainsi s'amorce la légende que souhaitait forger le dessinateur, celle d'un démiurge sur le berceau duquel se sont penchées les Muses. Balançant entre deux arts comme un funambule sur le fil du conformisme parental, Jacobs, on le sait, finira par accéder à la notoriété et à la postérité grâce au dessin, après avoir entamé une trop courte carrière d'artiste

4. *Ibid.,* p. 9.

lyrique. Pour contredire ceux qui ne voyaient en lui qu'un auteur d'illustrés pour la jeunesse, il racontait que, à peine âgé de quatre ans, il avait suivi pendant de longues minutes, au grand affolement de sa mère, la fanfare d'une procession dont le cortège passait devant sa porte avant de rejoindre Notre-Dame-de-la-Chapelle. Au-delà de l'expression d'un attrait précoce pour la musique, l'anecdote trahit le bouillonnement qui anime très tôt les faits et gestes du bambin.

De tempérament actif et remuant, Edgard s'accommode mal de la discipline imposée par ses parents : « J'aimais sortir et courir me bagarrer dehors avec les copains, mais il n'en était pas question ! Le jeudi et le dimanche après-midi, il fallait rester à la maison. Je me souviens de cette atmosphère studieuse. Et dans ce calme, le seul plaisir et la seule récréation qu'on me laissait, c'était le dessin. […] Je me rappelle très bien les tout premiers dessins que j'ai faits à l'encre de Chine avec une plume. Quand mon père m'a apporté ce matériel, c'était presque l'adoubement du dessinateur ; il m'obligeait à refermer le bouchon sur le flacon à peine après que j'ai trempé ma plume, parce qu'il disait que ça séchait très vite. C'était un cérémonial fantastique[5] ! »

Privé de tout contact avec les enfants de son âge, Edgard développe très vite un goût pour la rêverie solitaire du dessin, qu'il enrichit bientôt, grâce à ses lectures, de nouveaux mondes imaginaires. Lorsqu'il feuillettera bien des années plus tard les reliques de ses premières œuvres, Jacobs ne pourra s'empêcher d'éprouver une indicible mélancolie au souvenir des journées où il aspirait à jouer au soleil, place du Sablon. L'horizon de ce quartier qu'il ne quittera qu'en 1913 est dominé par la lourde coupole du Palais de Justice, que le roi Léopold II a fait construire sur l'ancienne colline aux gibets. La démesure

5. Entretien avec Jacobs par François Rivière en mai 1975.

du musée du Cinquantenaire, près duquel Edgard habitera ensuite, participe de la même volonté d'écrasement. L'architecture monumentale des bâtiments officiels, témoignages permanents de la grandeur de la royauté et du pouvoir de l'État, imprimera un souvenir vivace sur la sensibilité du futur dessinateur, qui se plaira à faire évoluer ses personnages dans des décors bien plus grandioses encore.

Depuis l'avènement de la psychanalyse, les artistes rappellent volontiers l'un ou l'autre traumatisme d'enfance pour contenter la curiosité de leurs commentateurs en mal de réminiscences autobiographiques. Ainsi, l'aversion du réalisateur anglais Alfred Hitchcock envers la police et les uniformes aurait été motivée, selon ses dires, par les quelques minutes passées en cellule à la demande de son père, soucieux de lui inculquer le respect des lois et de l'autorité. Sans doute est-ce pour ne pas décevoir ceux qui glosaient à l'infini sur la récurrence des décors souterrains dans les albums de *Blake et Mortimer* que Jacobs racontait cette mésaventure survenue à l'âge de deux ou trois ans :

> « Je jouais dans la cour de mon oncle [Charles Billestraet], ébéniste à Louvain, lorsque le couvercle vermoulu d'un vieux puits désaffecté céda sous mes pieds et me précipita, avec un grand plouf, à plus de sept mètres de profondeur !… Mon sauvetage s'avéra laborieux, personne n'osant se risquer dans cette étroite cheminée. […] Quoi qu'il en soit, c'est miracle si j'en sortis vivant. Ma langue s'était, paraît-il, retournée, formant bouchon, ce qui m'aurait sauvé de la noyade[6]. »

Sans chercher à atténuer l'importance de cette anecdote impressionnante dans la genèse des thématiques jacobsiennes,

6. *Un Opéra de papier, op. cit.*, p. 9.

on peut se demander pourquoi notre petit Moïse sauvé des eaux n'a pas jugé utile de préciser l'étrange réputation qui entourait le propriétaire de ce puits.

Quatre ou cinq années après la chute d'Edgard, le malheureux homme est témoin d'inquiétants phénomènes survenus par une tranquille journée de printemps, à l'heure où le soleil décline entre chien et loup. Découvrant en désordre le lit qu'elle vient à peine de faire, la gouvernante exprime son mécontentement à la cantonade. Peu ému par ces protestations, l'ébéniste lui rétorque en riant que la maison est sans doute hantée. Cette ironie n'a guère le temps de l'amuser. Affairé à ranger quelques vêtements dans son armoire à glace, il est surpris de voir draps, oreillers et matelas glisser d'eux-mêmes du lit sur le sol comme par enchantement. Le prodige se poursuit ainsi quelques jours, sans que l'oncle d'Edgard ose confier son inquiétude à ses amis, de peur de passer pour un fou. À bout de nerfs, il finit par s'adjoindre les services d'un exorciste, dont les prières et les crucifix ne sont hélas d'aucun effet. Comme s'il cherchait à varier les plaisirs, le « fantôme » s'amuse à claquer les portes, boucler les serrures et faire disparaître une à une les clés de la maison, lesquelles atterrissent un soir en tir groupé sur la tête de la gouvernante. Après plusieurs semaines, le calme revient peu à peu dans la demeure de l'ébéniste. L'énigme de ce *poltergeist* constaté par les gendarmes de Louvain ne sera jamais élucidée. Quelles que soient les explications rationnelles qu'ils peuvent susciter, ces événements étranges incitent le jeune Edgard à prêter une attention toute particulière aux petits moments de mystère qui font basculer la banalité du quotidien dans une atmosphère fantastique[7].

7. Ces événements étranges ont été racontés en détail par Jacques Van Melkebeke dans *Les Énigmes de la survivance,* Marabout, Verviers, 1972, p. 100 et 101.